

L'autorité, au service de la croissance.
Extrait de l'intervention à l'occasion d'un rassemblement
des communautés éducatives.
Diocèses de Carcassonne et Perpignan
Septembre 2007

On évoque souvent aujourd'hui la crise d'autorité, ou, ce qui est une autre façon de le formuler, on appelle au rétablissement de l'autorité. C'est vrai que naguère la revendication d'émancipation du sujet a pu nécessiter la subversion de certaines formes d'autorité. La quête de liberté du citoyen a exigé la disparition de la souveraineté du monarque absolu ; la liberté des enfants et des jeunes a entraîné la mise en cause de l'autorité du pater familias ; la liberté au travail a remis en cause une certaine forme d'autorité patronale ; la liberté religieuse a entraîné des réticences vis-à-vis de l'autorité de l'Église.

Mais dans ces diverses situations, on confondait l'autorité et sa forme dégradée qu'est l'autoritarisme. L'autoritarisme est une forme exacerbée de l'exercice du pouvoir, de la mise en jeu d'une puissance. Le pouvoir en effet soumet, contraint, peut aller jusqu'à écraser et va de pair avec l'humiliation de celui sur lequel il s'exerce. Au contraire l'autorité est au service de la croissance du sujet. L'étymologie nous le révèle bien, lorsque nous nous rappelons que ce terme est forgé sur le latin « augere », augmenter, faire grandir... D'une forme dérivée de ce verbe est né le terme auteur. L'autorité s'exerce donc pour faire grandir le sujet, l'amener à se dépasser, l'amener à s'élever. Or ce sont bien des élèves qu'on vous confie, c'est-à-dire des personnes à élever. L'autorité ne cherche donc pas à soumettre, à conditionner, à aliéner, mais au contraire à rendre chacun auteur de ses propres choix. L'autorité est donc bien au service de la personne. Loin de chercher l'humiliation de celui sur laquelle elle s'exerce, elle requiert au contraire l'humilité de celui qui l'exerce.

L'enfant est le don d'une vie fragile, confié à la famille et aux éducateurs. A nous d'accueillir cette fragilité pour permettre sa croissance dans l'éducation de sa liberté, par l'exercice d'une saine autorité. Travaillant dans la démarche d'Assises, à partir du document « changer de regard », vous l'avez bien noté puisque j'ai lu, dans l'une des remontées d'un établissement : « L'Homme, à la fois juste et pécheur, fort et faible, courageux et lâche. Pour le chrétien, la représentation de l'être fragile, c'est le christ en croix. Il n'y a pas de relation dans la toute puissance. L'accueil de la fragilité se vit au nom du Christ mort en croix. C'est cette fragilité qui nous sauve (l'enfant Jésus de la crèche, le christ en croix). On nous reproche parfois de « mater » les élèves, on peut répondre que même Dieu a eu besoin d'une maman. »

C'est vrai que de la crèche à la croix, nous contemplons un Dieu fragile. « Par un excès d'amour, le Christ, Fils de Dieu a voulu passer par l'état d'impuissance du tout petit enfant, le seul état qui mette un être dans les mains des autres, dans un total abandon. »¹. En même temps, les éducateurs ne doivent pas profiter de cette fragilité pour créer un lien définitif de dépendance. L'Évangile, assez rapidement, dans le récit mettant en scène Jésus au temple à douze ans, nous amène à méditer cette tension vécue par tout éducateur entre le désir de protéger et la nécessité de favoriser l'émancipation de chacun vers son autonomie : « Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils y montèrent, selon la coutume de la fête. Puis, quand les jours furent écoulés, et qu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus resta à Jérusalem. Son père et sa mère ne s'en aperçurent pas. Croyant qu'il était avec leurs compagnons de voyage, ils firent une journée de chemin, et le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances. Mais, ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient étaient frappés de son intelligence et de ses réponses. Quand ses parents le virent, ils furent saisis d'étonnement, et sa mère lui dit: Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous? Voici, ton père et moi, nous te cherchions avec angoisse. Il leur dit: Pourquoi me cherchez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Puis il descendit avec eux pour aller à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère gardait toutes ces choses dans son coeur. Et Jésus croissait en sagesse, en stature, et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. »². Tout est dit dans ce texte de la subtilité de la relation éducative : l'angoisse des parents craignant pour leur enfant, l'assurance de cet enfant, encore jeune, et devant les docteurs du Temple « frappés de son intelligence », et devant ses parents qui « ne comprirent pas ce qu'il disait », frappés donc par l'inattendu qui habite toute personne. Néanmoins le jeune Jésus reste « soumis » à ses parents qui le ramènent à Nazareth, ses parents qui continuent d'exercer l'autorité et ainsi permettre la croissance de Jésus « en sagesse, en stature et en grâce ».

Eduquer à la liberté, c'est donc bien exercer justement l'autorité, non pour normaliser, conditionner, mais pour accueillir et faire croître ce que tout être porte en lui d'unique, et par conséquent d'inattendu. « Risquer l'inattendu de la personne » était une résolution de la seconde phase d'Assises.

Claude BERRUER,

¹ Petite Sœur Magdelaine, Petite Sœur de Jésus de Charles de Foucauld.

² Luc, 2